

L'esprit d'Aurélien Scholl.

Paris, avril : "Je l'appelle Scholl tout court. D'abord c'est l'amitié; et ensuite c'est la gloire. Quand on commença à dire Hugo et non plus Victor Hugo, Victor Hugo fut très satisfait. "Quand Edmond About prit la direction du XIXe Siècle, il ne signa plus Edmond About; il signa About. La nuance est sensible. La perte du prénom, son littérature, c'est une promotion. "Ainsi s'exprime notre éminent collaborateur, M. Emile Fagnat, dans une préface dont il a écrit le nouveau volume d'Aurélien Scholl: Poivre et Sel, qui vient de paraître en librairie. Ce nouveau volume du fin lettré, du spirituel écrivain qu'est Scholl sera bientôt suivi d'un autre, fait de nouvelles à la main, puis d'un ouvrage en deux volumes, lesquels feront, comme on dit, du bruit dans Landernau. Ces deux volumes formeront les mémoires de notre moderne Tallemant des Réaux. Durant ses cinquante années de journalisme, Scholl a connu bien des gens. Au jour le jour, il en a tracé le profil, si bien que toutes les physionomies que Paris a vu surgir depuis un demi-siècle défileront bientôt sous nos yeux surpris et amusés. Peut-être, Scholl nous le disait hier, publiera-t-il d'abord ses mémoires sous un pseudonyme, recouvrant d'un masque protecteur le visage de ceux qu'il mettra en scène; mais cette publication sera certainement provisoire et plus tard—pas trop tard—l'ouvrage réapparaîtra sous le nom de Scholl avec ses héros, face découverte. Ce jour là, il y aura des grimaces de dents. Voilà juste cinquante ans, c'était en 1851, que débarquait à Paris venant de Bordeaux sa ville natale, un tout jeune homme, grand, mince, élégant, le monocle vissé à l'œil. C'était Aurélien Scholl tout frais émoulu des bancs du collège. Il rêvait de faire des pièces de théâtre et portait précieusement dans son portefeuille, neuf de billets de banque, une lettre de recommandation pour Robert Drouville, un acteur qui jouait les premiers rôles à la Porte Saint-Martin. Scholl était descendu à l'hôtel du Plat d'Étain ou, quoique installé dans une vaste chambre, il dut, à cause d'une invasion de petites bêtes de la famille des rédiviens, types de la tribu des cimicques, que le vulgaire appelle les punaises, s'installer avec son matelas sur un balcon. C'est ainsi que Scholl passa sa première nuit à Paris. Son départ de Bordeaux n'avait pas été moins original. Il quittait sa ville natale, malgré l'opposition et à l'insu de ses parents pour lesquels Paris était la Babylone moderne. Et comme il ne pouvait entreprendre un pareil voyage sans se munir de vêtements et de linge, il eut recours à la complicité de deux de ses amis : Thuillier, qui devenait plus tard président du conseil municipal de Paris, et Cros-ti, l'excellent chanteur de l'Opéra-Comique, aujourd'hui professeur renommé au Conservatoire. Tous trois, nouveaux portemanteaux, cachèrent sous leurs vêtements pantalons, gilets, jaquettes et linge dont ils avaient pu s'emparer sans attirer l'attention des parents de Scholl et por-

terent le fruit de leur larcin chez un camarade qui prêta à Scholl la valise traditionnelle. Voici Scholl à Paris, après huit jours de voyage en diligence et en chemin de fer. Sa première visite fut naturellement pour Robert Drouville qui le reçut à ravir, mais dont la notoriété n'était pas suffisante pour aider Scholl à réaliser ses projets. Le jeune Bordelais s'en aperçut bientôt et songea alors, avant de neiller des lauriers au théâtre, à se créer un nom dans le journalisme. Deux journaux venaient de paraître, fondés par le comte de Villeneuve: l'Eclair et Paris. Ce dernier journal ajoutait chaque jour à son titre générique le nom du jour où il paraissait, si bien que le lundi il s'appelait: Paris-Lundi, mardi Paris-Mardi et ainsi de suite pour les autres jours de la semaine. Gavarni y publiait un dessin quotidien. Scholl frappa à la porte du comte de Villeneuve, qui fut ouvert toute grande, et, quelque temps plus tard, Scholl était considéré comme un des chroniqueurs les plus spirituels de son temps. Nous ne suivrons pas notre célèbre confrère à travers la route brillante qu'il a suivie. Le journaliste est trop connu. Mais, derrière le journaliste, il y a l'homme, à la charité et à la bienveillance duquel nous voudrions publiquement rendre hommage, si nous le savions que faire, sur ces points, son éloge, ce serait le déshonorer. Scholl est de ceux qui font le bien en secret et qui n'aiment pas qu'on raconte leurs bonnes actions. S'il fut parfois victime de sa bonté, il n'en fait point douter. Témoignons cette anecdote que Scholl a dû oublier. Un de nos confrères vint le trouver et lui raconta qu'il doit se battre le lendemain matin et qu'il est sans argent. Amicalement, Scholl lui glissa discrètement dans la main deux billets de cent francs. Le duel qui devait avoir lieu s'arrangea et notre confrère oubliera de rapporter à Scholl les deux cent francs qu'il en avait reçus. Scholl se vengea de cette indelicatessen par un mot; ça a toujours été sa façon de se venger. "Voilà deux hommes, dit-il, qui devaient se battre; le duel n'a pas lieu et c'est moi qui suis touché. "L'esprit, Scholl en a à revendre et même à céder pour rien, surtout à ceux, ils ont nombré, qui se sont fait une réputation de nouvelles à la main, en puisant dans le bagage inépuisable de notre maître à tous en l'art de conter une anecdote en vingt mots. La preuve en est une fois de plus dans la publication de Poivre et Sel, le dernier né d'Aurélien Scholl. En voulez-vous quelques extraits? Il y en a pour tous les goûts. M. B... est réduit aux derniers expédients. Il compte sur un mariage pour se mettre à flot et, dans ce but, il a résolu de suivre assiduellement les soirées borgeoises. Tous ses amis sont venus à son aide. L'un lui a prêté un chapeau, l'autre un habit et un gilet noirs, un troisième le pantalon et les bottines; un quatrième s'est fendu de deux chemises et de quatre cravates blanches. —Ce jeune homme est fort bien, disait une donataire. Oui, répondit quelqu'un, qui était dans le secret; mais je lui trouve l'air emprunté. Deux avocats causaient à la parlotte du Palais. L'un s'extasiait sur les découvertes modernes.

—Mais, s'écrie l'autre, il y a dans l'antiquité des découvertes aussi merveilleuses... Ainsi la découverte de Phryné devant ses juges. On demandait au prince de G... : —Quelles sont les grandes puissances de l'Europe? Il répondit couramment: —L'Angleterre, l'Allemagne, la France, la Russie... et la femme. M. de M... vient de se remanier pour la troisième fois. On l'appelle l'anti-dot. Manquant de notions sur un auteur qui venait de lui envoyer un de ses ouvrages, il demanda un jour à Arsène Houssaye: —Connais-tu un tel? —Certainement. —Quel est-il? —C'est un écrivain qui s'est fait dans les lettres un nom obscur. A propos d'un autre mauvais romancier fort encombrant du reste, quelqu'un, lisant une phrase mal tournée d'un de ses feuilletons, s'écria avec mauvaise humeur: —Dire que cet individu a été lauréat de l'Institut! Ludovic Halévy marmura avec doucement: —Lawrea mediocritas. Z..., abhorré de ses confrères, venait d'être assez gravement malade. Quelqu'un demandait de ses nouvelles à M. Robert Mitchell: —Hélas, répondit celui-ci, il n'y a plus d'espoir... il est sauvé. Un monsieur assaisonne une truite. L'huile versée répand une odeur infecte. —Garçon, dit le monsieur, vous n'avez bien donné l'huile, mais vous avez oublié la lampe. Si Scholl avait été moins prodigue de son esprit, il eût pu faire avec les 300 pages dont se compose Poivre et Sel, vingt volumes pétillant de gaieté. Mais en matière d'esprit, il n'a jamais jugé nécessaire de faire des économies... Il est trop riche.

NOUVELLE HISTOIRE DE Melpomenus Jones Il y a des gens, —ni vous, ni moi, sans doute, qui avont un sang-froid si remarquable, — mais il y a des gens qui éprouvent une insurmontable difficulté à prendre congé quand ils font une visite, ou passent la soirée chez quelqu'un. Lorsqu'ils approchent le moment où le visiteur sent qu'il a bonnement le droit de se retirer, il se lève, et dit brusquement: —Allons, je pense que vous vous obliges à partir? Il n'est pas tard? Et une lutte pitoyable s'ensuit. Je crois qu'en l'espèce, le cas le plus triste que j'aie jamais connu, est celui de mon pauvre ami, le vicair Melpomenus Jones: quel charmant jeune homme! et vingt-trois ans à peine! Il lui était tout simplement impossible de quitter quelqu'un: il était trop vertueux pour dire un mensonge, et trop pieux pour vouloir paraître grossier. Un jour il alla rendre visite à des amis: c'était la première après- midi des grandes vacances; les six semaines suivantes lui appartenaient entièrement; absolument rien à faire. Il bavarda quelque temps, but deux tasses de thé, puis, prenant son courage à deux mains, dit tout à coup: —Allons, je pense que... Mais la maîtresse de maison; —"Oh! non! Monsieur Jones, vraiment, ne pouvez-vous pas rester encore un peu?... Jones disait toujours la vérité: —"Si, sans doute, je puis rester. —"Alors, je vous en prie, ne partez pas. Il resta, il but onze tasses de thé; la nuit tombait; il se leva de nouveau. —Allons, cette fois, fit-il timidement, je pense que... —"Etes-vous obligé de partir, dit la dame par politesse, je croyais que nous vous aurions gardé à dîner. —"Oh! bien sûr... certainement. —"Eh bien! restez, je vous en prie, je suis sûr que mon mari sera en colère. —"Très bien, dit-il faiblement, je reste. Et il retomba sur sa chaise, gorgé de thé et parfaitement misérable. Papa rentra; on se mit à table. Pendant tout le repas, Jones combina des plans pour partir à huit heures et demie. Toute la famille se demandait si M. Jones était idiot et maussade, ou simplement idiot. Après dîner, maman entreprit de le faire parler et lui montra des photographies: elle fit défilé devant lui tout le musée de famille, des centaines de portraits: photographies de l'oncle de papa et de sa femme, du frère de maman et de son petit garçon, photographies étonnantes d'intéressante de l'ami de l'oncle de papa dans son uniforme de Bengale, photographie étonnante bien prise du chien de l'association du grand-père de papa, photographie étonnante polissonne de papa déguisé en diable pour un bal costumé. A huit heures et demie, Jones avait examiné cinquante-onze photographies; il en restait soixante-neuf. —"C'est là? —"Il faut maintenant que je vous souhaite bonne nuit. —"Bonne nuit? Mais il est à peine huit heures et demie. Avez-vous quelque chose à faire? Il dut admettre qu'il n'avait rien à faire, murmura quelques mots sur un séjour de six semaines, et se mit à rire lamentablement. —"Il se trouva précisément que l'enfant préféré de la famille, —quelle charmante petite créature! — avait caché le chapeau de M. Jones. Aussi papa lui dit qu'il lui fallait rester et l'invita à fumer une pipe en bavardant. Papa fuma la pipe et la sauterie à Jones, et Jones resta encore. A ce moment, il songea à s'en aller. Il ne sut comment faire. A la longue, papa commença à en avoir assez de son bête, s'impatients, enfin lui dit avec une ironie plaisante qu'il ferait mieux de passer la nuit, qu'on pourrait lui dresser un lit. Jones se mérita au sens de ses paroles, et le remercia les larmes aux yeux: papa le conduisit à la chambre d'amit et le maudit de tout son cœur. Le lendemain, après déjeuner, papa s'en alla à ses affaires dans la Cité et laissa Jones, le cœur brisé, en train de jouer avec le bébé. Les

FISCHER EMERSON PIANOS A L'ABRI DE L'HUMIDITE. SON BOUX. DURABLES. Le meilleur pour le montagnard, l'Américain, l'Européen, l'Asiatique, l'Africain. Aussi agent des Steinway, Knabe, Schöner, Mehlin, Shoninger. Les prix les plus bas. Conditions les plus faciles. 735 Rue du Canal. Venez voir l'APOLLO. Le meilleur instrument d'accompagnement d'un piano et un jeu.

Les mineurs français. Pressé Associé.— Léna, département du Pas-de-Calais, France, 13 avril.—Le congrès des mineurs a voté aujourd'hui en faveur d'une grève générale et les ouvriers renvoyés de Montceau-les-Mines ne sont pas repris d'ici dix jours, à condition, toutefois, que les mineurs français se prononcent en majorité en faveur de la grève. Chez le Pape. Pressé Associé.— Rome, Italie, 13 avril.—Le Pape a reçu aujourd'hui en audience le sénateur Kerns et Perry S. Heath, secrétaire du comité républicain national des Etats-Unis. L'eau gazeuse d'Abita convient aux habitudes. Ils aiment les bonnes choses—les habitudes! LE PLUS VASTE MAGASIN DE MEUBLES AU SUD; Celui où l'on vend le Meilleur Marché. Meubles de tous Genres de Luxe et Ordinaires à la Portée de toutes les Bourses. Amenagements de Salon, de Salle à Manger, de Chambre à Coucher, en Bois de Rose, Chêne, Noyer, Acajou. Vaisseillers, Bibliothèques, Buffets, Lits en Fer, etc. Objets d'Art, de Fantaisie, Meubles de Fantaisie, en Rétin, de toutes Formes, Articles de Ménage, etc. UN SEUL MAGASIN; PAS DE SUCCURSALE. COIN DES RUES REMPARTS ET DOUANE.

Mort du général Lynch. Pressé Associé.— Philadelphie, Pennsylvanie, 13 avril.—Le général de brigade J. C. Lynch, un héros de la guerre civile, est mort subitement aujourd'hui d'une attaque d'apoplexie à l'âge de 61 ans. Après sa libération le général Lynch s'engagea dans des affaires de propriétés qu'il poursuivait pendant nombre d'années. Son fils, le lieutenant Ralph Lynch, sert actuellement dans les Philippines. Le général de brigade breveté J. C. Lynch entra au service en août 1861 comme sous-lieutenant dans le 16ème régiment de la Pennsylvanie. En juin 1861 il fut nommé colonel et assigné au 183ème régiment. Ce régiment prit part aux combats acharnés de Laurel Hill et de Cold Harbor. Le colonel Lynch fut libéré en octobre 1864 et nommé général de brigade breveté à la fin de la guerre. A Colorado Springs. Pressé Associé.— Colorado Springs, Colorado, 13 avril.—Le maire J. R. Robinson, président du comité de réception du président McKinley durant son séjour à Colorado Springs, les 6 et 7 juin, annonce aujourd'hui que M. McKinley a consenti à inaugurer le nouvel édifice de \$100,000 de la Y. M. C. A. en cours de construction. La cérémonie aura lieu le 5 juin.

Notes et impressions. Les passions qui ont animé chaque époque et qui en expliquent la vie, au bout de deux ou trois générations, cessent d'être comprises. BERTHELOT. Le tempérament de la langue française est d'être sage, sensée, raisonnable, peut-être un peu timide. GASTON BOISSIER. L'aveur publique, qui va folletiers à l'opposition, ne reste fidèle qu'à l'élevation des sentiments. OCTAVE GRÉARD. L'art est le plus puissant des anesthésiques. ANDRÉ THEURIET. Le sage, s'il existait, réglerait sa vie sur ses goûts, ses besoins et ses ressources: comme on le traiterait d'égotiste! L'expérience des autres corrige rarement les hommes, sa propre expérience ne corrige jamais une nation. G. M. VALTOUR. Evasion d'un condamné à mort. Pressé Associé.— Memphis, Tennessee, 13 avril.—Une dépêche spéciale d'Aberdeen, Mississippi, au "Scimitar" dit: W. S. Lanier, condamné à être pendu le 13 courant à Aberdeen pour le meurtre des frères Ritter, s'est évadé la nuit dernière et est toujours au large.

Schwartz Foundry Company, Limited. DEPARTEMENT DE FONDERIE. Bureau principal et ateliers. Ave. Howard et Constance. Manufacturiers de Moulins à Sucre et de Machines à broyer les Canes extra fortes. Estimations fournies pour l'érection de sucreries complètes. Travail de réparation de toute sorte soigné. DEPARTEMENT DE FOURNITURES. Bureau et Magasin. 909 à 923 rue des Capucins. Un grand et complet assortiment de Fournitures pour Ingénieurs et pour Moulins, telles que: Barres de fer, Valves, Appareils "K", Toitures Galvanisées, Tubes en Cuivre, Tuyaux en Fer et en Airain. Une spécialité de la coupe des Tuyaux. 2000 tonnes de vingt à soixante livres de rails en acier avec attaches, etc.—en magasin et devant arriver. Ecrivez ou venez nous voir avant de donner des ordres. SCHWARTZ FOUNDRY CO., LTD. Nouvelle-Orléans, La.-U. S. A.

Feuilleton DE L'Abelle de la N. O. LA TENEBREUSE PAR GEORGES OHNET. PREMIERE PARTIE. L'homme est un Badois, nommé Fichter, et c'est dans une tréfilerie des environs de Beaumont qu'il a été estropié. Il n'a donc pu être, en même temps, dans le Jura et à Vauves. Son signale-

ment cependant se rapporte admirablement à celui donné par le domestique Boudoin. Il faudrait pour que se Fichter fit l'homme recherché que le patron de la tréfilerie ait donné des certificats de complaisance, ou qu'une substitution ait eu lieu, en cours de route, entre les deux hommes? Tout cela est bien improbable. Et, vous le voyez, l'obscurité est plus complète que jamais. —Oui, oui, oui, chahotons le juge, avec un tel air de penser à autre chose que le colonel le regarda avec stupefaction. —Vous prenez ça tranquillement: dit Valenot. —Il ne faut jamais s'agiter; ça ne sert à rien. —Vous ne désespérez donc pas? —Y a-t-il de quoi? —Dame! —Non! non! non! reprit-il sur le même ton d'indifférence qui avait si fort étonné son interlocuteur. C'est au moment où l'on croit tout perdu que le succès arrive. —Vous avez de la chance, vous autres, dans la magistrature! Ce n'est pas comme ça dans l'armée. Quand on attend Grouchy, c'est toujours Blücher qui vient! —Nous verrons bien! —Qu'allez-vous faire? —Je vais laisser dormir cette affaire-là, pendant quelque temps. Elle n'est pas à point. —En d'autres termes vous la

classez. —Oui je le classe, provisoirement. —Votre provisoire est un définitif, c'est l'abandon. Le juge regarda gravement Valenot, et, à la stupefaction profonde de son greffier, il dit avec humilité: —Si aucun incident nouveau ne survient, c'est en effet l'abandon. —Dois-je en informer le ministre? —Je vous en prie. En même temps, assurez-le de tout mon dévouement. J'aurais voulu mieux faire. Cela m'a été impossible. Mais tout n'est pas perdu, à mon avis. Et nous verrons plus tard. Le colonel debout un peu déconcerté par cette solution inattendue, prenait congé. Il hochait la tête: —Fichez-moi une commission que vous me donnez là! Je vais être reçu comme un chien dans un jeu de quilles. —Bah! vous êtes le favori. Je ne me désole pas pour vous. Moi, je vais chez le procureur de la république. Il ne grognera pas, lui, au contraire. Il va railler. Mais qu'importe! Attendons la fin! Il ira bien qui rira le dernier. Il serra la main du colonel, le reconduisit jusqu'au couloir et revint à son bureau. Il signa diverses feuilles que lui présentait son greffier. Celui-ci, travaillé

par la curiosité, dit: —Alors, vraiment, monsieur, c'est fini, cette affaire? Vous renoncez? —Il ne faut pas s'entêter contre l'impossible, dit Mayeur négligemment. On ne construit pas une maison sans échafaudage. Or, il n'y a rien, dans le dossier, rien pour guider l'investigation. Je ne suis pas assez fort pour inventer ce que j'ignore. Il est déjà assez difficile de tirer bon parti des preuves certaines... Une moue de pitié plissa les lèvres du greffier. Tant que le juge avait manifesté la tranquille assurance du succès, il l'avait en son pour intérieur, critiqué violemment. Maintenant que son patron se montrait modeste et simple, il le couvrait de son dédain. Un pauvre homme allons! décidément, qui n'avait de brío que dans la victoire mais qui se laissait aller à l'abandon dès les premières difficultés. —Mettez, je vous prie, le dossier dans ma serviette. Je descends au parquet, dit le juge, et puis vous pouvez vous en aller. Il est cinq heures. A demain. Le colonel Valenot, pendant ce temps-là, roulait en fiacre dans la direction du ministère. Comme il entra dans l'antichambre de son chef, il se croisa avec Bandoïn qui sortait du cabinet du ministre. L'arrêta un passage: —Vous venez de voir le gé-

ral? —Oui, mon colonel. —Il n'est pas de bonne humeur, hein? —Mais si, mon colonel. Je crois que si vous voulez le trouver encore dans son cabinet, vous ferez bien de vous presser. —Comment, il s'en va? —Je lui ai entendu dire qu'il allait faire un tour à la Chambre. —Vous aviez quelque chose à lui demander, Bandoïn? —Non, mon colonel. Je voulais lui parler de l'affaire de mon général... —Ah! Et à quel point de vue? —A ce point de vue que le clameur de juge n'avance à rien, et qu'il me paraît en train de lâcher pieds... —Vous avez dit ça au ministre? —Il n'y a pas cinq minutes. —Et comment a-t-il accueilli cette communication? —Il a sifflé, puis il a conclu: "Après tout, c'est peut-être préférable." Le colonel Valenot regarda Bandoïn pour s'assurer qu'il ne se moquait pas de lui, puis il leva les épaules, comme quelqu'un qui ne comprend plus, et il déclara d'un air sûr: —"Bon! Bon! Si c'est de cela qu'il retourne, n'en parlons plus! Moi aussi, j'aime mieux ça!" Il fit un signe amical à l'ancien soldat: —Bonsoir, Bandoïn. Si vous avez besoin de quelques chose

dans la maison, adressez-vous à moi. Nous aimons tous M. de Trémont. Et il passa en machant sordement: Je crois que tout le monde perd la tête dans ce moment-ci! Boudoin dévalait par le grand escalier. Il sortit dans la rue, après avoir été serrer la main au concierge, et se dirigea vers le petit café où, d'un air paternel, à l'heure de l'absinthe, Laforêt regardait les joueurs de billard se disputer des poules avec acharnement. L'agent était à sa place accoutumée. Il causait, en fumant sa pipe, avec un rentier du voisinage qui lui racontait ses ennuis de ménage: —Oui, monsieur, une femme toujours dehors et qui n'a jamais assez d'argent. Il lui faudrait les caves de la Banque à sa disposition... Et quand j'ai le malheur de lui adresser une remontrance, des cris à sauter les locataires de la maison... Impossible de garder une bonne, elle ne veut pas les payer, et, quand elle n'est pas contente, des gifles! J'ai déjà été cité plusieurs fois devant le juge de paix, à cause de ses violences. La vie qu'elle me fait est un enfer! —Divorcez! énonça brièvement Laforêt. —Mais le plus clair de ce que nous possédons vient d'elle! —Alors supportez-la! —Je ne peux plus! —Eh bien! faites lui ce qu'elle fait à vos bonnes: giflez-la!

—Ah! non! Fichtre! Elle le rendrait! L'arrivée de Bandoïn interrompit la consultation. Le rentier malheureux se leva et dit: —Je n'ai un peu de tranquillité qu'ici! —Eh! C'est déjà quelque chose. Sans adieu, cher monsieur, tout à votre service, si je puis vous être utile. Bandoïn s'était assis. Laforêt se pencha vers lui: —Qu'est-ce qu'il y a? —Da nouveau. J'ai besoin de vous. Mais ne restons pas ici. L'agent se leva, prit sa canne, salua la dame du comptoir, se habitua à sa son ardoise, et vint mena Bandoïn: —Où allons-nous? —Dans un endroit où nous serons ni dérangés ni écoutés. —Alors venez avec moi. Ils marchèrent du côté de la Seine. Arrivés sur le quai, fort avisa un escalier de pierre descendant vers la bergée de pavé, près d'une gare de conducteur des ponts et chaussées, offrait ses grands

Le comte de Balow. Pressé Associé.— Venise, Italie, 13 avril.—Le comte de Balow, chancelier de l'Autriche, est reparti pour Paris par voie de Munich.